

loppée en trois temps : le 19 mars Rome saisit de ses appréhensions sur les prétendus armements iougo-slaves Londres, Paris, Berlin. Second temps : la Iougoslavie ayant spontanément ouvert ses portes à une enquête internationale, le 23 mars l'Italie fait savoir que ses préférences vont à des négociations directes entre les deux gouvernements. Troisième temps : le 28 mars on indique de Londres que les pourparlers pourraient porter sur les conventions de Nettuno et le traité de Tirana : les journaux fascistes demandent à Belgrade de ratifier les conventions et d'accepter le traité. On arrive au point principal.

La Iougoslavie qui accepte de négocier directement consentira-t-elle à lier les deux affaires?

Depuis 1919 l'Italie, enfin complète par la réunion de Trieste et de Trente, pourvue sur l'Adriatique d'une côte basse et sans bons ports, craint la résurrection de la marine autrichienne, soit, de la flotte iougoslave. Jadis, troublée par les souvenirs de Lissa, la défaite navale de 1866, elle était entrée dans la Triple-Alliance comme dans la seule assurance possible contre une attaque sur ses ports ouverts. Le littoral d'en face, le rivage dalmate, coupé de « canaux », entaillé de rades fortifiées par la montagne, depuis Kotor (Cattaro) jusqu'à Fiume, est une admirable côte défensive, où torpilleurs et sous-marins peuvent narguer l'adversaire, totalement découvert, qui lui fait vis-à-vis. Les Croates formaient le recrutement capital de la marine austro-hongroise. Devenus libres, mais privés de flotte de guerre, ils ne redeviennent dangereux que quand leur marine renaît. Et ces temps sont révolus.

La politique adriatique italienne se pare de souvenirs